

dessus des autres ? Un bellâtre sans valeur avait passé, Miline était partie à son bras. Et c'était fini !

Et Pierre se demanda s'il n'avait pas pris la vie par le mauvais côté, et si les indifférents, les paresseux et les jouisseurs n'étaient pas bien mieux avisés que lui. Consumer sa vie dans des travaux surhumains, se laisser l'esprit à force de chercher le pourquoi des grands problèmes, tout cela pour arriver à la vieillesse sans avoir eu d'autres satisfactions que des honneurs improductifs et des récompenses banales. Ceux qui ne cherchent que le bonheur et la joie, les Epicuriens qui repoussent tout souci, toute peine, et ne se préoccupent que de capitonner leur existence et d'éclaircir leur horizon, n'étaient-ils pas les vrais sages ? La mort vient si vite ! Et c'est avec stupeur qu'on s'aperçoit, quand l'heure suprême sonne, qu'on s'aperçoit, quand l'heure suprême sonne, qu'on n'a pas vécu ! Puis la voix de l'orgueil lui parlait : Qu'est-ce qu'un homme qui reste inutile et qui ne laisse pas une trace de son passage sur la terre par des travaux et des découvertes ? Et, tout enfiévré, Pierre se disait :

— Je me jetterai à corps perdu dans la science ; je ferai mon nom illustre, et je forcerai cette enfant ingrate à me regretter. Elle fera la différence entre moi et celui qu'elle m'a préféré. Elle comprendra qu'il n'est rien, lui, que par elle, tandis qu'elle aurait été, elle, tout pour moi.

Une main se posa sur son épaule, et la voix affectueuse de Maréchal dit auprès de lui :

— Eh bien ! Qu'est-ce que tu fais là, gesticulant avec une mine de songe creux ?

Pierre se retourna. Perdu dans sa rêverie, il n'avait pas entendu son ami approcher.

— Tous nos invités sont arrivés, reprit Maréchal, j'ai pu quitter mon poste et me rapprocher de toi. Voilà un quart d'heure que je te cherche. Tu as tort de rester dans ton coin ; tu te feras remarquer. Rapprochons-nous du château : il serait bon qu'on te vît un peu, sans quoi on s'imaginerait des choses... qu'on ne doit pas s'imaginer.

— Eh ! qu'on croie ce qu'on voudra, que m'importe ? s'écria Pierre avec un geste douloureux. J'ai la mort dans l'âme.

— On peut avoir la mort dans l'âme, c'est le droit de chacun, mais, autant qu'il est en nous, il faut tâcher que personne ne s'en aperçoive. Imitons le jeune Spartiate dont un renard caché sous sa robe dévorait les entrailles et qui souriait. Evitons le ridicule, mon ami. Et dans notre société inepte, rien ne prête à rire comme un amant trahi qui roule de gros yeux et se donne des coups poings dans l'estomac. Et puis, vois-tu, la souffrance est la loi humaine, le monde est une arène, la vie est une mêlée. Obstacles matériels, douleurs morales, tous nous arrêtent et nous accablent. Il faut marcher, quand même, en avant et combattre. Ceux qui se laissent choir avec accablement, on leur passe sur le corps ! Allons ! debout !

— Et pour qui combattrais-je maintenant ? Tiens ! A l'instant je faisais des projets, mais j'étais fou ! Toute ambition est morte en moi, comme toute espérance.

— L'ambition te reviendra, sois tranquille ! Dans ce moment-ci tu as une courbature intellectuelle, mais tu retrouveras tes forces. Quant à l'espérance, il ne faut jamais y renoncer...

— Que puis-je attendre de l'avenir ?

— Comment ? Mais tout ! En ce monde tout arrive ! s'écria gaiement Maréchal. D'abord qui est-ce qui prouve que la princesse ne sera pas prochainement veuve ?

Pierre ne put s'empêcher de rire :

— Alors ! tu dis des bêtises !

— Mon cher, conclut Maréchal, dans la vie il n'y a encore que les bêtises qui aient le sens commun. Viens fumer un cigare !

Ils traversèrent les groupes et se dirigèrent vers le château. Le prince, donnant le bras à une femme d'une grande beauté, mise avec une merveilleuse élégance, s'avancant sur la terrasse. Savinien, centre d'un petit cercle de jeunes gommeux installés auprès du perron, épluchait, avec son sans-gêne et sa crudité

de langage habituels, tous ceux des invités qui passaient sous le feu croisé des regards de son cénacle. Pierre et Maréchal, sans être remarqués, arrivèrent derrière les jeunes gens.

— Qui nous vient donc là au bras du cher prince ? disait un petit gros, sanglé de satin dans un gilet de satin blanc, une branche de lilas blanc à la boutonnière de son habit.

— Eh ! là, mais Le Brède, mon garçon, tu ne connais plus rien ! s'écria Savinien avec des airs goguenards ; tu vis au Marais, en famille, ce n'est pas possible.

— Parce que je ne connais pas cette superbe blonde ? riposta Le Brède d'un air piqué. Je n'ai pas la prétention de savoir le nom de toutes les jolies femmes de Paris !

— De Paris ! Cette femme-là, de Paris ? Mais tu ne l'as pas regardée ! Voyons ! Ouvre les yeux : pur chic anglais, mon ami.

Tous les gommeux se mirent à rire en se balançant d'un air avantageux. Ils avaient, eux, reconnu le pur chic anglais. Ils n'étaient pas hommes à s'y tromper. L'un d'eux, grand brun nommé Tremblays, prit même un air chagrin et s'écria :

— Le Brède, mon bon, tu nous fais de la peine !

— Le prince passait, parlant bas, avec un sourire, à la belle Anglaise, qui appuyait sur le bras de son cavalier le bout de ses doigts gantés de blanc.

— Qui est-ce, à la fin ? reprit Le Brède impatienté.

— Eh ! mon cher, c'est lady Harton, une cousine du prince. Richissime. Tout un quartier de Londres !

— On dit qu'elle a eu, il y a un an, des bontés pour Serge Panine, ajouta confidentiellement du Tremblays.

— Pourquoi donc ne l'a-t-il pas épousée si elle est si riche ? Il y a un an il était déjà tout à fait à la côte, le cher prince.

— Elle est mariée.

— Ça, c'est une raison. Mais où est donc son mari ?

— Enfermé au fond d'un château d'Ecosse. On ne le voit jamais : il a l'esprit malade ; il vit entouré de soins.

— Et d'une camisole de force ! Pourquoi donc alors cette jolie femme ne divorce-t-elle pas ?

— La fortune est au mari.

— Vous m'en direz tant !

Pierre et Maréchal avaient écouté en silence cette froide et cependant terrible conversation. Le groupe de jeunes gens se déplaça. Les deux amis se regardèrent. Ainsi, voilà comment Serge Panine était jugé par ses compagnons de plaisir, par les habitués des cercles dans lesquels il avait passé une partie de son existence ! Pour ces aimables viveurs, le prince étant "à la côte", avait dû se mettre à l'affût d'une femme riche. Il n'avait pu épouser lady Harton ; alors il s'était retourné vers Micheline. Et la douce enfant était la femme d'un tel homme ! Et que pouvait-on faire ? Elle l'aimait !

Cependant madame Desvarennes et Micheline avaient paru sur la terrasse. Lady Harton, du bout de son éventail, désigna la jeune mariée au prince. Celui-ci, quittant sa compagne, s'avança vers Micheline.

— Une de mes parentes d'Angleterre, une Polonaise mariée à lord Harton, désire que je vous présente à elle, dit Serge, voulez-vous y consentir ?

— De grand cœur, répondit la jeune femme, en jetant à son mari un regard tendre. Tout ce qui peut vous toucher m'est cher, vous le savez bien.

La belle Anglaise s'était lentement approchée.

— La princesse Panine ! dit Serge avec gravité, en montrant Micheline qui s'inclina gracieusement. Puis, avec une nuance de familiarité : Lady Harton ! continua-t-il en désignant sa parente.

— J'aime beaucoup votre mari, madame, dit l'Anglaise. J'espère que vous voudrez bien me permettre de vous aimer aussi, et je vous prie de me faire la grâce d'accepter ce petit souvenir.

En parlant, elle détachait de son poignet un splendide bracelet sur le cercle d'or duquel était écrit ce mot : *Semper*. Serge fronça le sourcil, les ailes de son nez se pincèrent, et toute sa figure prit un air dur. Micheline, les yeux baissés, un